



HAL
open science

La politique à bas bruit dans la correspondance entre André Gide et Marcel de Coppet

Hélène Baty-Delalande

► **To cite this version:**

Hélène Baty-Delalande. La politique à bas bruit dans la correspondance entre André Gide et Marcel de Coppet. Battiston Régine; Voegele Augustin; Dziub Nikol. Amitiés épistolaires entre littérature et politique, Editions des presses universitaires de Reims, 2024, 978-2-37496-223-8. hal-04732778

HAL Id: hal-04732778

<https://hal.science/hal-04732778v1>

Submitted on 14 Oct 2024

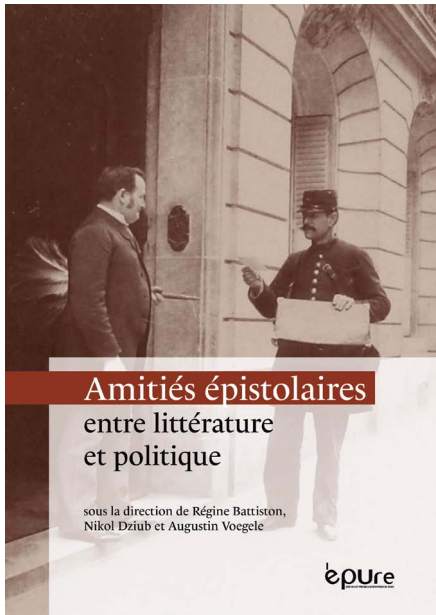




HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

La politique à bas bruit dans la correspondance entre André Gide et Marcel de Coppet

 <p>Amitiés épistolaires entre littérature et politique</p> <p>sous la direction de Régine Battiston, Nikol Dziub et Augustin Voegele</p> <p>épure</p>	Auteur(s)	Hélène BATY-DELALANDE 
	Titre du volume	Amitiés épistolaires entre littérature et politique
	Directeur(s) du volume	Régine BATTISTON Nikol DZIUB  Augustin VOEGELE 
	ISBN	978-2-37496-223-8 (broché) 978-2-37496-226-9 (PDF)
	Édition	ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims, oct. 2024
	Pages	181-200
	Licence	Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence <i>Creative Commons</i> attribution, pas d'utilisation commerciale 4.0 international 

Les ÉPURE favorisent l'accès ouvert aux résultats de la recherche (*Open Access*) en proposant à leurs auteurs une politique d'auto-archivage plus favorable que les dispositions de l'article 30 de [la loi du 7 octobre 2016 pour une République numérique](#), en autorisant le dépôt [dans HAL-URCA](#) de la version PDF éditeur de la contribution, qu'elle soit publiée dans une revue ou dans un ouvrage collectif, sans embargo.

La politique à bas bruit dans la correspondance entre André Gide et Marcel de Coppet

Hélène Baty-Delalande
Université Rennes 2

L'amitié d'abord, la littérature ensuite, la politique enfin : tels sont, dans l'ordre chronologique mais aussi dans l'ordre des valeurs, les enjeux qui animent les cent deux lettres échangées entre 1924 et 1950 par André Gide et Marcel de Coppet, haut fonctionnaire colonial¹. Cette correspondance éclaire les coulisses des voyages de Gide en Afrique, l'évolution des ambitions contrariées de Coppet, les engagements de Gide contre les abus coloniaux, sur fond d'une inquiétude commune touchant aux perversions d'un système colonial dont le principe demeure cependant incontesté. Cette correspondance a donc un intérêt documentaire souligné par le titre du volume qui la rassemble, *Gide et la question coloniale*². Elle permet d'éclairer le contexte du *Voyage au Congo* (1927), du *Retour du Tchad* (1928) ou du *Chancre du Niger* (1939) de Pierre Herbart,

-
1. Sur Marcel de Coppet, voir Alain Couturier, *Le Gouverneur et son miroir. Marcel de Coppet (1881-1968)*, Paris, L'Harmattan, 2006.
 2. Voir *Gide et la question coloniale. Correspondance avec Marcel de Coppet, 1924-1950*, éd. Hélène Baty-Delalande et Pierre Masson, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2020.

préfacé par Gide ; de suivre les aléas d'une carrière d'administrateur colonial ; et de restituer tout un contexte idéologique et culturel pour envisager le système colonial comme une « question » qui s'impose progressivement aux intellectuels qui l'analysent comme à ceux qui en assument l'administration.

Au-delà de cet enjeu essentiel, quelle valeur propre donner à la correspondance entre Gide et Coppet ? Même si elle cristallise nécessairement l'attention, la question coloniale reste cependant à l'arrière-plan des lettres échangées, les enjeux politiques demeurant toujours soumis, dans la rhétorique épistolaire comme dans la matérialité des faits rapportés, à l'exigence d'une amitié dont la définition est d'abord affective et intellectuelle. Pour Gide, Coppet incarne à la fois le prolongement épiphyte de son amitié avec Martin du Gard³, les mirages d'une aventure exotique, les contraintes du politique et les apories d'un idéal humaniste. Pour Coppet, Gide est le grand écrivain, mais aussi un homme d'influence à la fois précieux et encombrant. Il ne s'agit pas seulement de mettre en scène le caractère désintéressé d'une relation asymétrique mais dont chacun va tirer profit, y compris dans une logique politique, mais aussi et surtout de veiller à maintenir un équilibre complexe entre sollicitations et marques de sollicitude, entre relation littéraire et compagnonnage politique.

Contingence du politique : l'histoire d'une amitié épiphyte

Cette correspondance peut être lue comme contrepoint des grands ensembles constitués par les récits de voyage de Gide, les journaux de Gide et de Martin du Gard, ou encore l'importante correspondance que ces derniers ont entretenue jusqu'en 1951. C'est en 1920 que Gide rencontre Coppet, ami de jeunesse de Martin du Gard, dont il est à la fois le confident et le conseiller littéraire. Coppet est alors un fonctionnaire colonial prometteur, en poste en Guinée. Les journaux de Gide

3. Le *Journal* de Martin du Gard (3 vol., éd. Claude Sicard, Paris, Gallimard, 1992), qui contient quelques extraits de sa correspondance avec Coppet, et sa *Correspondance* avec Gide (2 vol., Paris, Gallimard, 1968) livrent les ressorts et les implicites de la correspondance entre Gide et Coppet.

et de Martin du Gard ont gardé la trace de cette rencontre, où Gide se montre séduit par le « beau visage d'évêque » de Coppet, son « calme », sa « conversation des plus intéressantes⁴ » : tout cela le « grise d'exotisme⁵ ». Après le départ de Coppet pour le Tchad comme chef de cabinet du gouverneur, Martin du Gard continue à parler de lui à Gide, et lui « récite des morceaux de [s]es lettres⁶ ». En effet, Coppet envoie à son ami quelques « histoires coloniales », raconte ses tournées dans la brousse, et commente les livres récents qu'il lui fait parvenir, sans que cesse l'échange au sujet des *Thibault*, ce qui intéresse vivement Gide.

Coppet est lui aussi fasciné par le prestige et l'ardeur du grand écrivain : « Pourquoi est-ce que j'aime tant Gide, sinon à cause de tout cela et aussi j'en conviens parce que chez Gide sous cette froideur apparente que revêt nécessairement la forme classique, le pur langage français, on sent un feu intérieur ardent dont la chaleur naturelle n'est jamais appauvrie par la correction de la forme⁷. » Coppet va contribuer à alimenter ce feu intérieur, dont on retrouve l'image dans une confidence de Gide à Martin du Gard, en 1924 : « Gelé jusqu'à l'âme il me fallait la conversation de votre ami pour ramener à travers ma désolation un peu de chaleur animale. Plus d'une heure durant ses récits ne m'ont pas seulement réchauffé⁸... »

De là naît le projet d'un voyage avec Marc Allégret, pour rejoindre Coppet (désormais administrateur en chef de la circonscription du Moyen-Chari, au Tchad), sous couvert d'une mission d'enquête officielle sur les peuples locaux, les ressources du pays et l'intérêt de la forêt tropicale. Avant même son arrivée à Fort-Archambault, Gide découvre l'ampleur des malversations des compagnies concessionnaires de caoutchouc et la violence extrême infligée à la population indigène. La correspondance avec Martin du Gard enregistre la transition progressive entre le rêve d'exotisme, les échanges amicaux avec Coppet au Tchad, la découverte des exactions coloniales et finalement le projet d'un « important livre sur cette colonie » à la date du 29 décembre 1925 :

4. André Gide, *Journal*, vol. 1, éd. Éric Marty, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 1110.

5. Roger Martin du Gard, *Journal*, vol. 2., *op. cit.*, p. 170.

6. *Ibid.*, p. 230.

7. *Ibid.*, p. 1250.

8. André Gide et Roger Martin du Gard, *Correspondance*, vol. 1, *op. cit.*, p. 242.

Je vais me trouver peut-être entraîné à écrire un important livre sur cette colonie ; [Coppet] m'y pousse et m'y aide... mais j'ai peur d'y consacrer le bois que je réservais pour d'autres flèches – et que celles que je pourrais tirer dans ce *Stymphale* ne portent pas. L'intérêt de ce que je vois ici, et entends, dépasse mon attente ; mais parfois me retourne les boyaux⁹.

On voit ici, en germe, l'idée d'un ouvrage à la mesure du scandale, au-delà du récit de voyage, mais aussi la conscience d'un risque à la fois pour lui-même, détourné de sa vocation propre d'écrivain, et pour la cause défendue, dont Gide sait le caractère sensible. Coppet apparaît alors comme le moteur secondaire d'un engagement nécessaire, mais encore réticent – non pas que Gide doute de la justesse de la cause, mais il s'interroge sur l'efficacité de son livre, et sur la portée de sa propre voix¹⁰.

Après le retour en France de Gide, la publication du *Voyage au Congo* puis du *Retour du Tchad* suscite effectivement des remous, sans pour autant conduire à une inflexion décisive de la régulation de la politique coloniale¹¹. Nommé gouverneur du Tchad en 1929 puis du Dahomey en 1933, Coppet invite à nouveau Gide en Afrique. Martin du Gard ironise sur l'inconséquence d'une telle idée dans une lettre à Gide du 5 novembre 1933 :

J'oublie souvent que vous êtes communiste. [...] Évidemment, si votre voyage au Dahomey doit prendre un caractère politique, il se pourrait qu'entre votre ami le Gouverneur, qui représente le pouvoir [...] impérialiste, et qui remplit fermement son mandat, et le parti avancé des Noirs syndiqués et révolutionnaires, votre situation soit assez difficile ; et peut-être gênante pour le Gouverneur¹² !

La contestation de la ligne politique adoptée par l'État français, qui semble se confondre avec la défense des intérêts des exploités

9. *Ibid.*, p. 280.

10. Voir Daniel Moutote, *André Gide, l'engagement : 1926-1939*, Paris, SEDES, 1991.

11. Sur ce contexte, voir André Gide, *Souvenirs et voyages*, éd. Pierre Masson, Daniel Durosay et Martine Sagaert, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2001.

12. André Gide et Roger Martin du Gard, *Correspondance*, vol. 1, *op. cit.*, p. 588-589.

coloniaux les plus brutaux, est en effet délicate pour le haut fonctionnaire. Ses principes humanistes et ses velléités réformatrices sont généralement considérés avec méfiance par sa hiérarchie comme par ses collaborateurs, et sa marge de manœuvre est étroite. L'ancrage politique de Gide, alors proche du Parti communiste, peut lui porter préjudice. Les positions respectives des épistoliers ont donc changé, ce que les protestations réciproques d'amitié et de fidélité peinent à recouvrir. Gide se rend finalement à Saint-Louis-du-Sénégal, après la nomination de Coppet comme gouverneur de Mauritanie en 1936, pour rendre visite à ce dernier ainsi qu'à son épouse, Christiane (Coppet a en effet épousé la fille de Martin du Gard en 1929¹³). Ce voyage est placé sous le signe du refus du politique, à l'heure des grandes désillusions gidiennes à l'égard de l'idéal communiste, et des inquiétudes pressantes touchant à la vocation des écrivains en temps de crise : « [F]uir ! habiter pour un temps je ne sais quelle région abstraite, creuse et démeublée, où s'abstenir de vivre, de juger, sans trahir ni désertier pourtant aucune cause¹⁴. » L'Afrique n'apparaît plus comme le lieu de l'aventure ou celui où se déroulent des atrocités en toute impunité, mais comme un refuge curieusement préservé des injonctions politiques des années 1930.

Les interventions de Gide auprès de Blum et de Moutet, ministre des Colonies du Front populaire, aboutissent à la nomination de Coppet au poste le plus important dans l'administration coloniale : gouverneur général de l'AOF¹⁵. Mais dès 1937, il fait les frais d'une violente cabale après avoir commandé des enquêtes sur une entreprise d'exploitation coloniale chargée d'établir des barrages dans la vallée du Niger. Il parvient néanmoins à missionner Gide et Herbart en 1938 pour mener des investigations qui déboucheront sur la parution du *Chancre du Niger* signé par le seul Herbart, juste après la mutation de Coppet à Madagascar. Après cela, leurs liens se distendent quelque peu ; la période de l'Occupation limite les échanges, et les échecs de Coppet à Madagascar, qu'il n'a pu

13. Le mariage et la brouille qui a suivi entre Coppet et Martin du Gard sont largement commentés dans la correspondance entre Gide et Coppet, éclipsant souvent les enjeux politiques.

14. André Gide, *Journal*, vol. 2, éd. Martine Sagaert, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 513.

15. Voir André Gide et Léon Blum, *Correspondance*, éd. Pierre Lachasse, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2011.

maintenir dans la guerre aux côtés des Anglais, et où il est confronté à l'insurrection de 1947¹⁶, aggravent son sentiment d'amertume. Ce tenant d'une colonisation humaniste, peu enclin à la violence et réputé laxiste par les défenseurs des intérêts français sur l'île, se voit chargé de rétablir l'ordre colonial contre les insurgés demandant l'indépendance, jusqu'à son départ forcé en 1948. Il n'y a pas de trace d'une réaction de Gide face à cette situation paradoxale et forcément douloureuse pour l'un comme pour l'autre. Albert Camus écrit alors dans *Combat*, le 10 mai 1947, qu'il est nécessaire de se révolter face à cette répression meurtrière, sauf à continuer à vivre, « de manière inconsciente, sur la certitude que nous sommes supérieurs en quelque manière à ces peuples et que le choix des moyens propres à illustrer cette supériorité importe peu¹⁷ ». Il formule ainsi avec une grande clarté l'impensé qui subsiste chez Coppet comme chez Gide.

Le spectre de la politique

Cette relation est donc essentielle pour chacun des épistoliers, à la fois, pour Coppet, comme recours et comme obstacle à son ambition administrative et politique, et, pour Gide, comme mise à l'épreuve de son engagement contre les scandales coloniaux. Il n'en demeure pas moins que le politique reste à l'arrière-plan de la correspondance, qui permet de retracer une amitié en mineur mais cependant assez romanesque, où la vie privée, les rêves partagés et les illusions brisées tiennent le premier rôle. Trois raisons peuvent expliquer cela : les enjeux d'une sociabilité littéraire l'emportent sur les échanges politiques ; l'engagement gidien est fondamentalement autonome, et nullement imposé ou proposé par Coppet ; enfin, la situation de Coppet est paradoxale, puisqu'il est au service d'une politique coloniale dont il tente d'aménager l'application sur le terrain.

Les enjeux politiques sont d'abord contingents dans cette relation explicitement inscrite dans le contexte d'une sociabilité littéraire.

16. Sur cette insurrection qui préfigure les guerres coloniales à venir, voir Yves Benot, *Massacres coloniaux, 1944-1950. La Quatrième République et la mise au pas des colonies françaises*, Paris, La Découverte, 1994.

17. Voir le numéro de *Combat* du 10 mai 1947.

Coppet en adopte les codes. Il rend compte dans ses lettres des ouvrages de Gide ou de Martin du Gard, et la progression chaotique de sa traduction d'*Un conte de bonnes femmes* de Bennett occupe la correspondance jusqu'en 1931, ce projet réunissant les trois amis quand Coppet revient en France. L'amitié et ses prolongements littéraires apparaissent ainsi comme un antidote aux pesanteurs sociales liées au pouvoir politique. En Afrique, Coppet attend Gide comme celui qui va le distraire de ses corvées administratives, à rebours de ses « nombreux hôtes officiels qui [l]'encombrent et empoisonnent [s]es jours¹⁸ ». Il joue parfois à l'écrivain, surtout dans ses premières lettres, pour évoquer, non sans ironie, un quotidien pittoresque et cocasse comme le 8 février 1925 :

Je profite d'un courrier exceptionnel pour vous donner d'importantes nouvelles pendant qu'il est temps encore : le Gouverneur Général s'est rendu de Bangui à Lamy en automobile. Il a bien voulu (style administratif) s'arrêter à Fort-Archambault afin d'examiner sur place divers problèmes politiques, économiques, financiers relatifs au Moyen-Chari. Marque exceptionnelle de haute sollicitude et de bienveillant intérêt qui donna lieu, dans l'ordre chronologique, aux manifestations suivantes : nuage de poussière, vapeurs de cambouis, pétarades bruyantes, acclamations, discours, gaspillage de salive, d'essence, de champagne, puis de nouveau, pétarades, cambouis, poussière. Le Moyen-Chari, son chef, les populations européennes et indigènes en demeurèrent pantois¹⁹.

À l'évidence, la connivence littéraire l'emporte ici sur l'échange purement informatif.

Assez rapidement, le ton de la correspondance s'infléchit vers la familiarité, voire vers une certaine intimité, dans laquelle Martin du Gard est un tiers déterminant. L'enjeu politique est ainsi régulièrement éclipsé par des échanges familiers portant sur le quotidien, sur la vie de famille, surtout après le mariage de Coppet avec Christiane, ou sur le caractère de Martin du Gard (sujet inépuisable !). Un trio épistolaire s'instaure

18. Lettre de janvier 1925, in *Gide et la question coloniale*, *op. cit.*, p. 39.

19. *Ibid.*

progressivement, avec ses déséquilibres, ses ruptures provisoires et ses reconfigurations au cours du temps.

Le cœur de cette correspondance est constitué par les voyages africains de Gide. Le premier projet de voyage, marqué par un certain romanesque, occulte d'abord les enjeux sociaux, économiques et politiques de la découverte de l'Afrique coloniale. Gide en espère un dépaysement radical, sous le signe de l'aventure et de l'exotisme, et Coppet ne semble avoir nullement anticipé la réaction gidienne face aux exactions coloniales. En témoigne la manière dont il fantasme le séjour à venir de Gide en janvier 1925 : « Nous pourrons cheminer ensemble [...], nous dormirons comme des enfants²⁰ ». Il ne lui promet pas de découverte extraordinaire mais évoque un paysage qui « a de la ligne et de la couleur », et une « race splendide et unique que notre civilisation n'a pas encore salie²¹ ». Cette rêverie est présente aussi chez Gide, comme le montre sa lettre à Martin du Gard du 3 juin 1925 : « Ce serait si beau si je pouvais ne m'embarquer qu'après le point final ! [...] Mais l'idée du voyage constamment se glisse entre moi et mon livre, de même que l'image des pays équatoriaux désenchantent le paysage exquis que j'ai devant les yeux²². »

Enfin, Gide ne s'adresse pas véritablement à Coppet comme à un homme politique, et il ne le désigne jamais comme la source principale de ses informations sur les abus coloniaux. Il a bien d'autres liens avec des hommes de pouvoir, tels Blum ou Herriot. Coppet est en retrait par rapport à ces grandes figures politiques, sauf sous le Front populaire, lorsqu'il est gouverneur de l'AOF, moment qui correspond à un ralentissement de la correspondance. Il y a quelque chose de frappant dans le déroulement assez chaotique de la carrière de Coppet, à la fois occasion des engagements gidiens, et, au moins en partie, moyen de pression sur Gide lui-même. Cela se traduit par l'éloignement et l'amertume qui envahissent progressivement la correspondance.

La relative marginalité de Coppet l'expose d'autant plus. La mise en sourdine des échanges politiques, dans la correspondance, est liée à sa position fort délicate. Coppet est pris entre sa volonté de réformer l'administration coloniale, de lutter contre les abus et les exactions

20. *Ibid.*, p. 37.

21. *Ibid.*, p. 38.

22. André Gide et Roger Martin du Gard, *Correspondance*, vol. 1, *op. cit.*, p. 263.

commises par les diverses concessions qui exploitent les territoires sous sa responsabilité, et sa mission de serviteur de l'État. La prudence, sinon l'autocensure, s'imposent. Les échanges à caractère politique, sur le système colonial, l'avenir du socialisme et du communisme, ou sur le Front populaire, en particulier, occupent donc une place relativement discrète et bien circonscrite tout au long de cette relation épistolaire. Martin du Gard, qui se montre extrêmement frileux à l'égard des velléités d'engagement de Gide, ne cesse d'inciter celui-ci, tout comme Coppet, à la plus grande modération. Toutefois, les lettres échangées par ses deux amis sont traversées par des interrogations partagées sur les possibilités d'une action juste sur le monde, sur la vocation de l'intellectuel et sur celle de l'administrateur, aux lisières du pouvoir politique.

L'écrivain et le politique : éthique de la conviction, éthique de la responsabilité

On peut ainsi identifier, à bas bruit, les linéaments d'une réflexion croisée sur le politique, ses enjeux et ses valeurs, à travers le surgissement de motifs remarquables qui s'inscrivent dans la perspective déjà bien connue des ambivalences de l'engagement gidien, et qui laissent également affleurer les dilemmes de l'administrateur colonial qui tente de moderniser et d'apaiser un système dont il constate la violence et les errements.

Quelques jours après avoir évoqué pour Martin du Gard son obsession romanesque du voyage en Afrique et le fantasme des « pays équatoriaux », Gide lui écrit ceci, le 9 juin 1925, pour clarifier son rapport à l'engagement : « j'abhorre la "politique". [...] Je ne cherche pas à "rester sur le tranchant du sabre" et ne "prétends" pas y rester. J'y reste tout simplement, de par la nature même de mon esprit²³. » De fait, ce qui éclate, dans les lettres de l'auteur du *Voyage au Congo*, c'est la coloration affective, instinctive et presque physique de sa réaction aux exactions coloniales, où ni la morale ni des considérations idéologiques autres que des stéréotypes sur un peuple « enfant » n'interviennent *a priori*. Gide prend ainsi Martin du Gard à témoin de la conversion d'une aventure exotique rêvée

23. *Ibid.*, p. 268.

en une désillusion, puis en un nouvel élan, fort différent mais néanmoins puissant :

Jusqu'à présent je supporte fort bien l'aventure et n'ai pas eu le temps ni l'occasion de regretter d'être parti. La forêt vierge, il faut bien l'avouer, m'a déçu ; les paysages sont monochromes et monotones ; mais les indigènes et les colons, toute la machine administrative, et la rapacité des commerçants, et la lutte des intérêts, et toutes les questions que soulève la formation d'un peuple enfant, et la faune, et la flore, et moi-même – présentent l'intérêt le plus vif²⁴.

Deux jours plus tard, il ajoute une mention sur les « actes de brigandage scandaleux » des acheteurs de caoutchouc, qui seront à l'origine d'une lettre au *Temps* qui aboutira à l'enquête publiée dans *Le Populaire* de Léon Blum.

On ne retrouvera donc aucune dimension proprement idéologique dans la correspondance avec Coppet des années 1920 ; l'éthique de la conviction²⁵ qui anime alors Gide a plus à voir avec une mystique de la justice et de la vérité héritée de la tradition de l'engagement intellectuel inaugurée par Zola, qu'avec une contestation systématique de l'aliénation coloniale. C'est la dimension universelle de la « lutte des intérêts » qui le fascine, ainsi que la forme exaspérée qu'elle prend dans la situation de profonde asymétrie entre les « colons » et les « indigènes », que la « machine administrative » peine à réguler, comme le prouvent les difficultés de Coppet à amender l'administration des territoires placés sous sa responsabilité.

On observe en outre, dans les représentations comme dans le vocabulaire des deux épistoliers, un estompage de la singularité de l'action politique à travers les motifs récurrents de l'œuvre et de la passion. C'est très net chez Gide dans cet échange avec Martin du Gard portant sur les effets vraisemblablement délétères sur la carrière de Coppet qu'aura le *Voyage au Congo*. Martin du Gard écrit à Gide, en février 1928 : « Je suis

24. *Ibid.*, p. 278.

25. J'emprunte ici librement les catégories proposées par Max Weber dans *Le Savant et le Politique* (Paris, La Découverte, 2003), qui regroupe deux conférences prononcées en 1917 et 1919.

sûr que Coppet y a pensé. Mais je suis sûr aussi qu'il s'en fout. Au risque de renoncer à être gouverneur. Vous lui apportez davantage encore qu'un bon poste. Et, ce qui lui importe, c'est le fond, l'objet du grand débat²⁶. » Gide lui répond le 16 du même mois : « L'idée que Coppet se voit enlever son œuvre, pour laquelle il a donné toute son intelligence et son cœur, risqué sa vie – et où il a si admirablement réussi, me fait beaucoup souffrir. [...] Ah ! que la politique est donc chose honteuse²⁷ ! » Le « fond », le « grand débat », « l'œuvre » de justice et de civilisation défendue par Coppet et par Gide s'opposent ici à une dégradation du politique recouvrant les injonctions étatiques comme les contraintes socio-économiques locales qu'affronte l'administrateur. L'idée d'œuvre coloniale est également convoquée par Coppet au sujet du gouverneur Antonetti, qui « veut faire son chemin de fer comme un écrivain veut écrire un livre pour laisser quelque chose de lui », et qui « est à proprement parler *passionné* de cette œuvre²⁸ ». Cette mise en parallèle du projet d'aménagement colonial et de l'œuvre littéraire n'a rien d'anodin. Elle semble restaurer une symétrie entre l'écrivain et l'administrateur colonial, à travers une comparaison qui souligne un rêve de postérité commun à tous les créateurs.

On retrouve ce même vocabulaire de l'émotion et de l'élan dans une lettre à Martin du Gard de la même époque. Il y est question de la campagne que s'apprête à mener Gide au sujet de l'affaire Pacha, une histoire tragique d'exactions particulièrement violentes commises par des fonctionnaires coloniaux, largement documentée par Coppet ainsi que par d'autres sources. Coppet écrit donc que ce « nouveau scandale colonial lancé par Gide [...] peut être passionnant²⁹ ». Ce jugement semble curieusement dépolitisé. Coppet se figure ici comme un spectateur curieux de considérer les effets de l'activité de Gide, et semble inviter Martin du Gard à adopter ce même *ethos* à la fois distant et affectivement impliqué. Dans les conseils qu'il délivre à Gide concernant l'affaire Pacha, Coppet esquivé toute dimension politique explicite, inscrivant son projet sous le signe de la « mission » (on retrouve l'opposition topique, depuis Péguy,

26. André Gide et Roger Martin du Gard, *Correspondance*, vol. 1, *op. cit.*, p. 331-332.

27. *Ibid.*

28. Lettre du 17 mars 1926, in *Gide et la question coloniale*, *op. cit.*, p. 52.

29. Roger Martin du Gard, *Journal*, vol. 1, *op. cit.*, p. 675.

de la mystique à la politique), et l'invitant à élaborer une rhétorique de vérité en trouvant « le ton qu'il faudra » pour « parler des colonies ». Il l'exhorte à donner « le meilleur de [lui]-même comme [il] fer[ait] pour une partie essentielle de [son] "œuvre"³⁰ ». La qualité singulière de l'écriture gidienne est ainsi pensée comme le lieu même de l'efficacité du propos, au-delà de la documentation des scandales coloniaux, et en-deçà d'un discours fondé sur une dénonciation politique ou idéologique du système colonial.

La correspondance donne cependant à lire l'évolution d'une relation parfois désaccordée. Alors que Coppet se plaît à saluer l'influence du grand écrivain dans son œuvre même, Gide, lui, à la lecture de récits écrits par Coppet, relativise la portée de la vocation littéraire en remouvant l'image pascalienne de l'écrivain embarqué : « Dire qu'on fait de la littérature ! sans se rendre compte qu'on est sur un bateau qui fait eau de toute part³¹ ! » À la politisation nette de Gide, qui est tenté par un engagement clairement ancré à gauche au début des années 1930, répondent les ambivalences de Coppet, dont la position devient de plus en plus inconfortable à mesure qu'il est davantage exposé. Il se rapproche des socialistes, et voit son pouvoir s'accroître au fur et à mesure de la progression de sa carrière, mais aussi les pressions politiques de la métropole s'accroître. Tenir la posture éthique de la responsabilité devient de plus en plus difficile. Les petits arrangements locaux avec les règles coloniales communes, pour assouplir un système défaillant, ne sont plus guère tenables à l'échelle de tout un pays. Gide reste cependant pour lui un recours à la fois politique et amical plus ou moins fantasmé. En témoignent les invitations renouvelées à revenir en Afrique, auxquelles Gide ne répondra qu'en 1935. Coppet se plaint du report de la venue de Gide, et constate que l'effet du *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad* s'estompent. La politique locale se heurte aux tenants du « profit matériel », écrit-il en décembre 1930 : « Et que faire à cela, à mille autres choses, en dehors de ma sphère d'influence ? Et à qui le dire, à qui, sinon à vous, l'un des rares qui puissent me comprendre³² ? » Il n'est pas question de

30. Lettre du 5 septembre 1926, in *Gide et la question coloniale*, *op. cit.*, p. 68.

31. Réaction d'octobre 1926 notée par Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, vol. 1 : 1918-1929, éd. Claude Martin, Paris, Gallimard, 1973, p. 289.

32. *Gide et la question coloniale*, *op. cit.*, p. 123.

faire de Gide le porte-parole d'une cause, mais simplement de trouver en lui le témoin et le confident d'une désillusion de plus en plus amère à l'égard de ses missions d'administrateur.

En 1933, Gide semble pourtant caresser l'idée d'un voyage qui permettrait à Coppet de « se servir de [lui] pour dénoncer certains abus ; évidemment cela augmente [sa] tentation de partir³³ ». Mais quelques mois plus tard, en écartant « d'autres raisons sentimentales et para-amicales³⁴ », Gide revient sur ce projet. On trouve dans les *Cahiers de la Petite Dame* l'une des raisons, très politique, de son recul. Il souligne le caractère inconfortable, sinon paradoxal, de la situation de Coppet (« en sa qualité de Gouverneur, il peut difficilement tremper dans une action anticoloniale ! »), ainsi que son refus « d'emboîter un système³⁵ », manifestant ainsi, à nouveau, sa méfiance à l'égard des positions idéologiques de Coppet. Ce dernier ne s'y trompe pas, et lui écrit peu après : « Il y aurait beaucoup à dire sur votre refus d'aller pratiquement jusqu'au bout de vos idées sociales³⁶ ». Gide revendique son besoin de « pouvoir travailler en paix » et exprime la crainte d'être « happé de nouveau par les questions coloniales, par le trop d'intérêt du pays, par la curiosité, le tourisme », dans un contexte de grande crispation : « Jamais, même au moment de l'affaire Dreyfus, les esprits n'ont été plus tendus, plus divisés³⁷ ». Le rapport au scandale colonial est ici nommé avec une immédiateté sensible, une nécessité impérieuse qui déborde totalement la rationalité ou les calculs d'une prise de position politique. Finalement, Gide repart en Afrique en 1935, en revendiquant le caractère privé de son voyage dans un entretien donné à la presse : « Je pars sans aucune mission, [...] sans même aucune intention documentaire ». L'essentiel est ailleurs, explique-t-il, avec une grande simplicité : « je serai l'hôte de mon ami³⁸ ».

33. Propos de décembre 1933 noté par Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, vol. 2 : 1919-1937, éd. Claude Martin, Paris, Gallimard, 1974, p. 358.

34. *Gide et la question coloniale*, op. cit., p. 147.

35. Lettre du 16 mars 1934, *ibid.*, p. 145.

36. *Ibid.*, p. 146.

37. *Ibid.*, p. 147.

38. Cité *ibid.*, p. 152.

Une scénographie de l'amitié littéraire, antidote aux turpitudes de la vie politique ?

Avoir été l'hôte d'un ami qui se trouve être administrateur des colonies : n'est-ce pas essentiellement cela qui fonde la pérennité de ces échanges ? Des années 1920 aux années 1940, la mise en scène de l'amitié est en effet primordiale dans cette correspondance. Jeanyves Guérin évoque dans ce même volume les formules d'adresse traditionnelles destinées aux écrivains, qui disparaissent au fil du xx^e siècle. De fait, on ne trouve point de « Cher maître » sous la plume de Coppet. Gide, esquivant toute contrainte protocolaire, n'écrit pas non plus à « Monsieur le Gouverneur », mais à son « Bien cher ami », même une fois Coppet parvenu au faîte de sa carrière. Dès le début de leur correspondance, Gide passe rapidement du « Cher Coppet » au « Cher ami » ; et Coppet oscille entre « Cher ami » et « Mon cher ami » – des formules qui supposent, en apparence du moins, l'absence d'une quelconque hiérarchie sociale ou symbolique. L'expression familière de l'affection est fréquente, avec des formules du type : « je vous embrasse », « nous vous embrassons », de la part de Coppet, ou « votre ami », chez Gide. On relève un plus ambivalent : « Je reste votre ami très fidèle et affectueux³⁹ » de la part de Coppet en juillet 1935, en une période où l'amitié se trouble quelque peu. Cette démonstration de familiarité n'occulte pas la conscience vive de la position de chacun. Coppet conclut ainsi une lettre du 15 juin 1927 consacrée à sa lecture des *Faux-Monnayeurs* :

Je vous aimais beaucoup, vous le savez, et depuis fort longtemps, alors même que je ne savais, à travers vos écrits, quelle figure vous donner, car les images successives que je me faisais de vous m'échappaient sans cesse, mais je vous aime davantage aujourd'hui d'avoir écrit *Les Faux-Monnayeurs*. Ce livre me rapproche encore de vous, s'il est possible.

Au revoir, à bientôt j'espère, cher grand homme.

À vous de tout mon cœur fidèle.

Coppet⁴⁰

39. *Gide et la question coloniale, op. cit.*, p. 151.

40. *Ibid.*, p. 80.

On trouve encore le lieu commun de la lettre insuffisante, chez Gide, à son retour en France en juillet 1926 : « Qu'est cette lettre sèche et misérable en regard du volume que j'aurais voulu vous écrire ! [...] Croyez à ma bien profonde amitié⁴¹ », ou bien parfois la délégation à un tiers, Christiane, l'épouse, chargée, au moment où Coppet est le plus accaparé par ses responsabilités, de lui transmettre les amitiés de Gide. Chacun ne cesse de rappeler la profonde nécessité de cette relation épistolaire, qu'expriment ces manifestations d'amitié.

Pour Coppet, Gide est celui qui a permis la révélation du scandale colonial, qui diffuse la réalité scandaleuse d'une exploitation coloniale éloignée de ses principes universalistes, mais il est aussi, aux côtés de Martin du Gard, celui qui permet de maintenir un ancrage dans la réalité métropolitaine, ses grands débats et ses manœuvres politiciennes. Alors que Martin du Gard, qui n'est guère une tête politique, n'a pas été la grande voix critique du système colonial à la française⁴² et ne s'est jamais rendu en AOF, Gide est devenu un interlocuteur capital pour Coppet. À partir du mariage de celui-ci avec Christiane, il devient également un confident et un intercesseur auprès de Martin du Gard, avec lequel les relations du couple se sont définitivement altérées. Pour Gide, Coppet est celui qui autorise et réalise des fantasmes exotiques, puis qui soutient une démarche toute différente, fortement ancrée dans une réalité insupportable qu'il faut exposer aux yeux du public.

On comprend dès lors combien la scène inaugurale et décisive de l'arrivée de Gide à Fort-Archambault, à la Noël 1925, cristallise les enjeux de cette amitié. C'est le théâtre d'une véritable rencontre entre les deux hommes, en Afrique, après les premières entrevues parisiennes (et sans, cette fois, la présence de Martin du Gard). Cet impérissable souvenir nourrit leur relation durant les vingt-cinq années suivantes, comme le

41. *Ibid.*, p. 66.

42. La question coloniale tient une place importante dans *Maumort*, mais mis à part quelques engagements ponctuels (signature de manifestes), Martin du Gard ne s'est guère exposé sur ce sujet, et ses convictions le portent plutôt vers une conception réformiste de la colonisation, qui ne peut selon lui qu'être bénéfique à des peuples considérés comme inférieurs. Voir Hélène Baty-Delalande, *Une politique intérieure. La question de l'engagement chez Roger Martin du Gard*, Paris, Champion, 2010.

rappelle Coppet dans l'une de ses dernières lettres, écrite le soir de Noël 1948 :

Mon cher ami,

Je me souviens avec intensité d'un certain soir de Noël où, hâtant votre course dans la nuit sur les pénibles routes du Moyen-Chari, vous êtes si gentiment venu vers moi à l'heure exacte qu'avait fixée votre amitié. Ce fut le début de votre inoubliable séjour au Tchad. Plus de vingt ans ont passé depuis ce joyeux Noël. Mon affection, mon admiration, mon profond respect pour vous n'ont fait que croître⁴³...

L'amitié est fondée sur une rencontre au lieu même de ce qui résiste : la résistance du politique aux volontés de pacification de Coppet d'une part, la résistance du réel africain, dans ses dimensions sociales, économiques, morales, aux rêves exotiques de Gide d'autre part. Dès lors, elle devient la condition de possibilité d'un échange authentique, notamment pour Coppet, qui peut ainsi livrer son sentiment (et non son opinion ou sa position institutionnelle) à la lecture de *Retour de l'URSS* en novembre 1936 : « vous avez bien fait de l'écrire. Votre sincérité, votre amour du vrai vous l'ont dicté. Mais quel coup de massue, quel coup de grâce⁴⁴... » Le constat partagé de l'échec de l'expérience communiste se dit ainsi sur le mode de l'affectivité. La nécessité du témoignage gidien est également saisie à travers ce prisme très personnel, apparemment dépolitisé. Coppet y reviendra après sa lecture des *Retouches à mon « Retour de l'URSS »* :

Je n'ai jamais cru au communisme mais j'ai cru au socialisme et aujourd'hui je n'y crois plus. J'ai perdu la foi. Toute ma vie j'ai défendu la justice et la liberté. Aujourd'hui je les défends encore mais je ne puis plus espérer qu'elles règnent jamais. Vous dites, vous pensez que l'expérience russe est simplement ratée ; je pense qu'elle ne pouvait pas réussir. Les dernières années de ma carrière m'auront donné les plus cruelles et les plus amères désillusions⁴⁵.

43. *Gide et la question coloniale, op. cit.*, p. 202.

44. *Ibid.*, p. 162.

45. *Ibid.*, p. 173.

Le ton est celui de la confiance inquiète, et la forme est radicalement assertive. Coppet fait le deuil de ses idéaux, et Gide devient le témoin privilégié des conclusions auxquelles le conduit sa carrière, entre administration et politique.

Peu de lettres ont ce caractère direct. Les prises de position publiques de Gide étant immédiatement rapportées à son amitié avec Coppet, cela impose des précautions dans la correspondance comme dans ses diverses interventions. La question de la confiance, de la confidentialité des documents communiqués par Coppet, la stratégie à adopter pour assurer la carrière de ce dernier à Paris, tout cela préoccupe les deux épistoliers, et transparaît également dans les lettres qu'échange chacun d'eux avec Martin du Gard. Si la disgrâce relative du haut fonctionnaire est imputable aux livres de Gide, selon lui, c'est parce que ses relations amicales avec l'écrivain sont devenues publiques et menacent sa fonction. Gide rétorque que la situation est autrement complexe, en réfutant toute responsabilité directe de Coppet dans la transmission de documents confidentiels, et en expliquant que le scandale des concessions concerne un territoire qui n'est même pas de son ressort. Il analyse la position ambiguë des hauts fonctionnaires coloniaux, entre devoir de réserve, mise en œuvre des décisions gouvernementales, et stratégies discrètes pour infléchir la ligne politique de l'État français :

Il va sans dire que chaque Administrateur, et par sa position même, devient plus ou moins homme politique, autrement dit, double. Qu'ils aient joué double jeu avec moi, Antonetti le premier, c'est possible ; mais les documents qu'ils m'ont livrés n'ont pas été truqués, et certainement, s'ils me les livraient, c'était avec l'arrière-pensée que je m'en serve⁴⁶...

Coppet serait ainsi la victime indirecte d'un jeu d'influences : « Il est fort possible que ce soit pour empêcher cette intervention [de la Société des Nations ou de la Ligue des Droits de l'Homme sur les concessions], et pour nous effrayer, que l'on tente d'alarmer Coppet, et de le persuader que je lui nuis⁴⁷ ». Ainsi, c'est plutôt Gide que l'on chercherait à atteindre

46. André Gide et Roger Martin du Gard, *Correspondance*, vol. 1, *op. cit.*, p. 347.

47. *Ibid.*

par les pressions exercées sur Coppet. L'écrivain incarnerait la véritable menace politique, alors que l'administrateur colonial ne serait impliqué que de façon assez marginale, même si ses détracteurs voient ici une manière opportune d'atteindre un réformateur gênant les petits arrangements locaux.

Cette relation amicale contraire, en définitive, la répartition implicite des rôles : l'éthique de la conviction qui anime l'écrivain libre, et l'éthique de la responsabilité qui s'impose à l'administrateur colonial. Il n'est donc pas anodin qu'à partir de 1928, l'amitié soit sans cesse réaffirmée dans chacune des lettres, comme une promesse renouvelée par-delà les risques encourus, et sans doute aussi comme une forme de compensation, chez Gide, qui va user de toute son influence pour défendre Coppet et protéger sa carrière. Là encore, les manœuvres sont soumises à une injonction contradictoire : Gide est sollicité par Coppet au nom de l'amitié qui les lie, mais son intercession ne doit sembler dictée que par les mérites objectifs de Coppet, en faveur duquel il intercède auprès de Berthelot, de Blum ou de Maginot. Coppet lui demande ainsi d'intervenir pour qu'il soit nommé gouverneur au nom d'un devoir d'amitié : « Il faut vraiment que ce soit vous et que vous m'ayez si fortement témoigné votre amitié pour que j'ose le faire aussi simplement⁴⁸ ». Dans une lettre à Maginot rédigée à la suite de cette requête, Gide insiste sur les enjeux de son intervention, en convoquant la figure rhétorique d'occupation (ou prolepse argumentative), puisque le lien amical est de notoriété publique : « ce ne sont point tant des raisons d'amitié qui me font ainsi vous écrire, mais bien surtout le vif intérêt que j'ai pris à nos colonies d'AEF et la considération des importants services que Marcel de Coppet pourrait rendre encore à ce malheureux pays⁴⁹. »

On retrouve cette ambivalence de la relation amicale plus tard, lors de la tournée en AOF de 1937 : Gide demande au gouverneur des indications officieuses pour garantir son information, tout en ayant conscience des risques pour ce dernier. L'amitié devient ainsi un principe de vérité et d'intégrité qui débouchera sur *Le Chancre du Niger* :

48. *Gide et la question coloniale, op. cit.*, p. 73.

49. *Ibid.*, texte reproduit p. 111.

Serais beaucoup plus sûr de moi si je pouvais ne pas rester dans le vague, mais dire : il y a ceci, ceci et cela [...]. [J]e pourrais, pour certaines questions, seconder, appuyer vos efforts [...]. On me sait du reste votre ami ; on ne le sait que trop ! et il faut éviter que ce que je pourrai dire en tant que membre de la commission puisse paraître inspiré par vous. Veuillez donc me mettre à même de préciser mes désirs devant le Ministre et le Conseil de la Commission⁵⁰.

La collaboration amicale pour la vérité et la justice, en phase avec l'action que souhaite porter le gouverneur, s'affirme toujours, à la fin des années 1930, en un front commun où la force d'une relation familière redouble la nécessité d'une parole politique partagée : « Il va sans dire que je vous communiquerai mon rapport avant de le montrer à qui que ce soit. Je compte sur votre amitié, n'est-ce pas, pour rectifier toutes les erreurs qui pourront s'y glisser. Il importe de ne point donner prise facile aux critiques⁵¹. »

Conclusion

Coppet ayant détruit son journal ainsi que ses récits coloniaux à la fin de sa vie, ses lettres à Gide, plus que celles adressées à Martin du Gard, éclairent sur les dilemmes moraux, les incertitudes, l'amertume d'une vie de serviteur de l'État, sous le poids d'injonctions politiques contradictoires. Les lettres au grand écrivain apparaissent ainsi, pour l'administrateur colonial devenu ensuite gouverneur, le lieu d'un épanchement affectif, mais aussi d'un échange fondamental sur les valeurs de son engagement colonial.

La correspondance, dont la richesse répond aux exigences d'un contexte d'éloignement et aux engagements parfois désaccordés des deux épistoliers, permet également de mesurer la puissance d'attraction du modèle littéraire, pour Coppet, et l'imaginaire complexe, non dénué de paradoxe, d'une justice coloniale, pour Gide comme pour son ami administrateur. Leurs lettres témoignent de la sorte d'un nécessaire

50. *Ibid.*, p. 176.

51. *Ibid.*, p. 183.

ajustement, sans cesse renégocié, entre un modèle, celui des amitiés littéraires, et les contraintes d'un dialogue sous le sceau du politique, des enjeux de pouvoir, des polémiques personnelles, des manœuvres et des désillusions. Sans surprise, c'est Gide qui se montre le plus habile à ce jeu, ne cessant de restaurer le cadre rhétorique d'une correspondance amicale aux accents volontiers familiers, sans jamais imposer à Coppet son magistère de grand écrivain.

Bibliographie

- Baty-Delalande, Hélène, *Une politique intérieure. La question de l'engagement chez Roger Martin du Gard*, Paris, Champion, 2010.
- Benot, Yves, *Massacres coloniaux, 1944-1950. La Quatrième République et la mise au pas des colonies françaises*, Paris, La Découverte, 1994.
- Blum, Léon et Gide, André, *Correspondance 1890-1950*, éd. Pierre Lachasse, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2011.
- Coppet, Marcel de et Gide, André, *Gide et la question coloniale. Correspondance avec Marcel de Coppet, 1924-1950*, éd. Hélène Baty-Delalande et Pierre Masson, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2020.
- Couturier, Alain, *Le Gouverneur et son miroir. Marcel de Coppet (1881-1968)*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- Gide, André, *Journal*, éd. Éric Marty (vol. 1) et Martine Sagaert (vol. 2), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996 (vol. 1) et 1997 (vol. 2).
- Gide, André et Martin du Gard, Roger, *Correspondance*, 2 vol., Paris, Gallimard, 1968.
- Martin du Gard, Roger, *Journal*, 3 vol., éd. Claude Sicard, Paris, Gallimard, 1992.
- Moutote, Daniel, *André Gide, l'engagement : 1926-1939*, Paris, SEDES, 1991.
- Van Rysselberghe, Maria, *Les Cahiers de la Petite Dame*, vol. 1 : 1918-1929, éd. Claude Martin, Paris, Gallimard, 1973.
- Van Rysselberghe, Maria, *Les Cahiers de la Petite Dame*, vol. 2 : 1919-1937, éd. Claude Martin, Paris, Gallimard, 1974.
- Weber, Max, *Le Savant et le Politique [Wissenschaft als Beruf et Politik als Beruf, 1917 et 1919]*, trad. Catherine Colliot-Thélène, Paris, La Découverte, 2003.